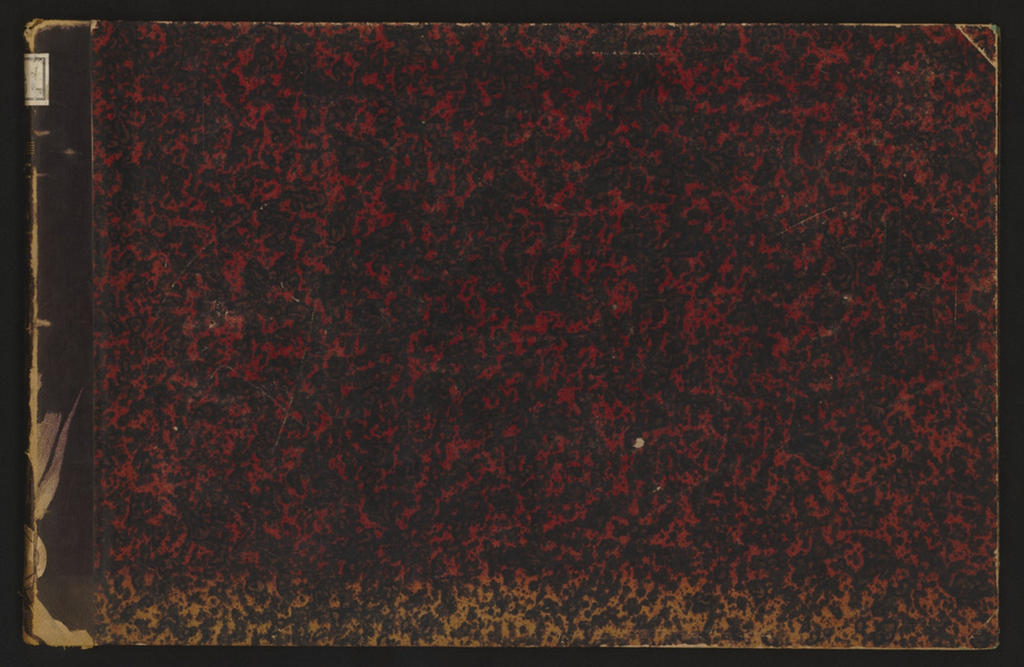
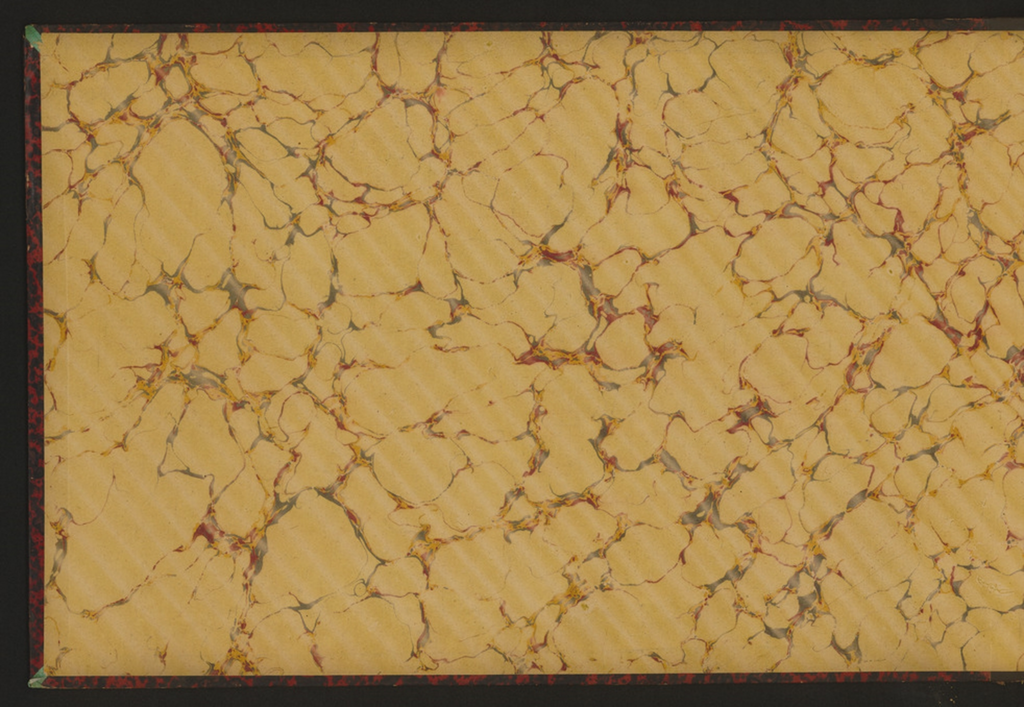
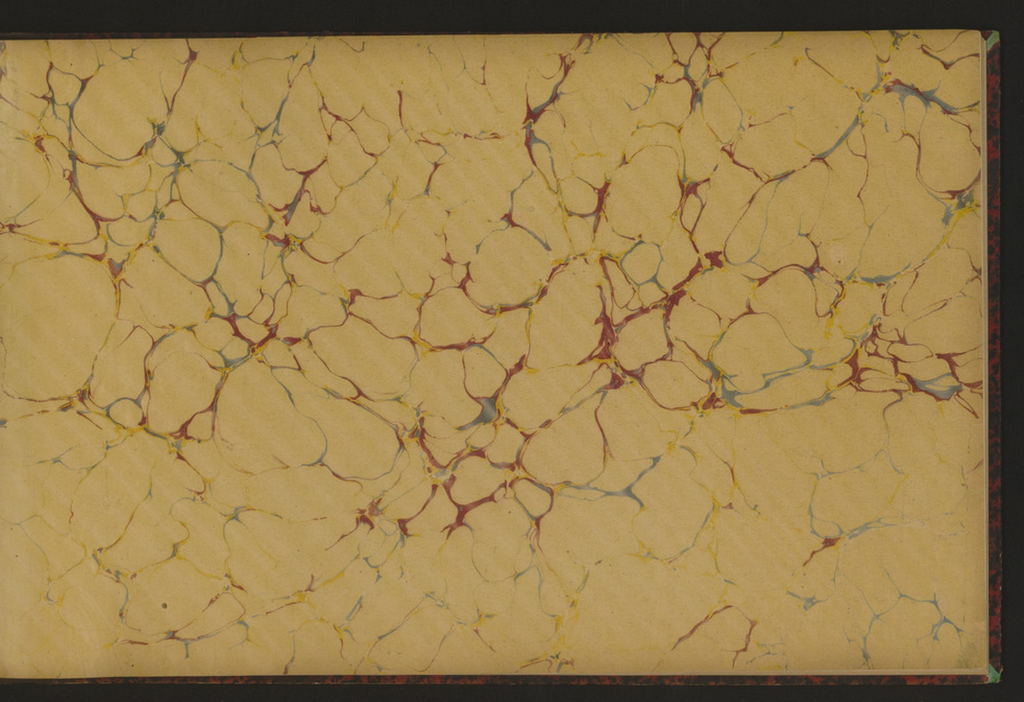


700
MONTESSU
DE BALLORE
LE
SALVADOR
PRÉCOLOM
700









Δ. 700.

LE SALVADOR PRÉCOLOMBIEN

Études Archéologiques

PAR

F. de MONTESSUS de BALLORE

Capitaine d'Artillerie, Inspecteur des Études à l'École Polytechnique



Préface

de

Mr LE MARQUIS DE NADAILLAC

Membre Correspondant de l'Institut

Dessins originaux reproduits par A. Barbès et H.M. Boisgontier.

(DUFOSSÉ, Éditeur, 27 Rue Guénégaud, PARIS.)

Imp. Vve H. de Borniol, 68, rue des Sts Pères, Paris.

LE SALVADOR PRÉCOLOMBIEN

PRÉFACE

Parmi les nombreuses et merveilleuses créations dûes au génie de l'homme, la poterie peut être placée au premier rang. Les plus anciens spécimens de l'art du potier que renferment nos musées, remontent aux époques les plus reculées. Son invention, en effet, n'exigeait ni un grand effort d'intelligence, ni de grandes difficultés d'exécution. Il suffisait aux hommes de pétrir l'argile molle qu'ils foulaient aux pieds; cette argile durcissait au soleil, des creux se formaient par le retrait, le premier vase était trouvé. Plus tard, l'expérience apprit à remplacer la chaleur du soleil par la chaleur d'un foyer ardent, à ajouter à la terre, pour lui donner une plus grande consistance, quelques parcelles d'une substance plus dure. Dans toutes les régions où des fouilles ont été faites, les vases, presque toujours grossiers et informes, sont arrivés jusqu'à nous, irrécusables témoins des œuvres de nos ancêtres.

Il est difficile de fixer une date initiale à la première fabrication de la poterie. Cette date a même dû singulièrement varier dans les différentes parties du globe où nous voyons si souvent des peuplades ignorer complètement les arts, les procédés même les plus simples des peuplades voisines. M. Fraas nous apprend que des fragments de poterie se rencontrent dans les cavernes anciennement habitées par les vieux Germains. Dans celle de Hohlefels notamment, ils étaient confondus avec les ossements du mammouth, du rhinocéros tichorhinus, du grand lion, découverts pour la première fois dans le pays. Le comte Würmbrand raconte dans un mémoire présenté, il y a quelques années au Congrès préhistorique de Bologne, que, dans la grotte de Zeggau, des tessons de poterie à demi brûlée et grossièrement ornée gisaient, à côté, des débris de l'ours et du grand félide. Dans un dépôt quaternaire, auprès de Robshutz, en Saxe, dit à son tour M. Sentsch, dans une étude sur les formations quaternaires, on a recueilli des ossements humains mêlés à ceux de grands pachydermes et à de nombreux fragments de terre cuite. M. Dupont, mon savant confrère à l'Académie royale de Belgique, a retiré de ses mains des tessons de poterie des grottes de Chaleux, d'Engis, de Pont-à-Lesse, du trou Magrite, de toutes les cavernes qu'il a fouillées sur les bords de la Meuse et de la Lesse. Ils sont aujourd'hui déposés au musée de Bruxelles, et, parmi eux, on peut voir un vase en pâte noirâtre mêlée de petits morceaux de spath calcaire. Ce vase, remarquable par sa forme ovoïde, par ses mamelons latéraux, paraît dépasser le niveau que nous sommes peut-être trop disposés à attribuer aux plus anciens habitants de nos régions. Quelques doutes subsistaient donc encore; mais les fouilles récentes de la grotte de Spy, auprès de Namur, sont venues confirmer son authenticité. Elles ont donné trois tessons de poterie associés à des ossements de mammouth, de rhinocéros et d'un grand félide qui n'a pu être immédiatement déterminé; un de ces tessons, de facture fort grossière, de couleur rouge foncé noirci par le feu, mesurant huit millimètres environ d'épaisseur, paraît être le fond d'un vase d'une forme aussi régulière que celui du musée de Bruxelles.

En France, la poterie a peut-être été moins anciennement connue; de là l'hésitation des maîtres les plus éminents de la science préhistorique à accepter les poteries remontant aux temps paléolithiques et à attribuer à des remaniements postérieurs la présence des fragments retrouvés soit dans les couches, soit dans les grottes datant de cette époque. Il est cependant des découvertes qui ne peuvent guère laisser de doutes. Nous signalerons, par exemple, le fragment trouvé dans la grotte de Nabrigas (Ariège), au milieu des débris de l'homme et du grand ours dans une poche qui avait échappé aux fouilles antérieures et qui était vierge de tout remaniement, affirment les explorateurs, MM. Martel et de Launay. La pâte est grasse, noirâtre, très friable, liée par de petits grains de quartz ou de mica, par des parcelles de charbon ou de calcaire.

Nous pouvons citer des faits analogues en Amérique; là aussi la poterie paraît avoir été fabriquée dès les temps les plus reculés, sans que, pas plus que sur notre continent, il soit possible de fixer une date initiale. Remarquons, cependant, que jusqu'ici des poteries n'ont jamais été rencontrées avec des animaux de race éteinte, tels que le mastodonte dans l'Amérique du nord, le Glyptodon dans l'Amérique du sud. Sans nous prononcer sur ce point, nous dirons seulement que des fragments, des vases entiers se rencontrent en nombre considérable dans les régions que baignent l'Atlantique et le Pacifique; on les trouve sous les Kjökkenmöddings du Maine ou de la Floride, au pied des demeures aériennes élevées sur les rochers presque inaccessibles de l'Arizona ou du Nouveau-Mexique, dans les îles qui se présentent à l'entrée du Rio de la Plata, dans les vieilles sépultures de la Californie, sous *huacas* du Pérou. On les recueille jusque dans les déserts qui ont remplacé des pays jadis riches et peuplés.

C'est surtout sous les *Mounds*, les sépultures d'une race inconnue, qu'il a été trouvé d'innombrables vases funéraires de toute forme, tantôt entiers, tantôt intentionnellement brisés en fragments. Il plaît de retrouver dès ces temps reculés, l'instinct de l'immortalité si profondément gravé dans le cœur humain. L'homme, quelque sauvage, quelque dégradé que nous le supposions, s'affirme au-delà de la vie qui s'écoule si rapidement pour lui. Il sent qu'il ne doit pas disparaître pour toujours, comme la plante qu'il foule à ses pieds, comme l'animal, victime inconsciente de ses besoins ou de ses plaisirs. Sa pensée sans doute ne s'élève guère au-dessus des jouissances d'un ordre tout matériel, au-dessus d'une existence libre de travail et de soucis, cette existence, il veut l'assurer aux siens, à ceux qu'il a aimés. De là, ces objets nombreux et variés que les tombes nous livrent comme le secret des hommes de tous les temps et de tous les pays. Ces poteries, provenant de régions séparées les unes des autres par des distances immenses, par des déserts en apparence infranchissables, témoignent entre elles par leurs formes, leur ornementation, leurs procédés de fabrication d'une curieuse ressemblance, et cette ressemblance aussi on peut la suivre en les comparant aux poteries européennes, et cela, jusque dans les détails les plus minutieux. Veut-on un exemple? Des grecques forment un genre d'ornementation et d'une invention assurément compliquée; elles se composent, on le sait, d'une suite de lignes revenant sur elles-mêmes et formant toujours des angles droits. Cette ornementation

paraissait exclusive à l'Europe; nous la retrouvons avec un certain étonnement sur des vases Péruviens ou Mexicains, sur ceux façonnées par les Cliff-dwellers ou les Mound-builders et cela à des époques assurément bien antérieures aux premières invasions espagnoles. Mais si nous relevons ces ressemblances, je le répète, fort curieuses, il est impossible de méconnaître que, prise dans son ensemble, la poterie américaine présente bien un art *sui generis* ne devant rien à une importation étrangère. En général, elle est supérieure par la finesse de la pâte, par le luxe des ornements parfois d'une conception bizarre, par le nombre des figurines d'hommes ou d'animaux qui la décorent, à la poterie de l'Europe durant le même stade de développement. Les formes, en général, sont d'une régularité si remarquable, et cela, bien que le tour du potier paraisse toujours avoir été inconnu dans les deux Amériques, que l'on doit se demander si ces hommes n'avaient pas à leur disposition quelqu'autre moyen mécanique. Nous savons seulement que quelquefois le vase était moulé dans des paniers au tissu serré ou dans des sacs en toile grossière, ou bien encore modelé sur des moules en bois auxquels le potier donnait la forme qu'il désirait obtenir. Le vase, souvent d'une capacité de plusieurs litres, était ensuite achevé à l'aide de pierres plates ou d'ébauchoirs en os, lissé à la main, séché au soleil, puis exposé à un feu plus ou moins ardent. Cockburn, un des rares voyageurs qui parvint au siècle dernier à traverser le continent américain, du Honduras au grand Océan, cite un vase d'une contenance de près de cinquante litres, qui, d'après ce qu'il rapporte, ne pesait pas une livre. On ne pouvait ainsi obtenir qu'une cuisson très imparfaite, aussi Squier et Davis, dans leur remarquable travail sur les Mounds du Missisipi, affirment-ils l'existence de véritables fours destinés à la cuisson de la poterie. MM. Remy et Brinchlez signalent également des fours semblables auprès de Cedar-City, vieille cité aztèque, voisine de la capitale des Mormons. Rien cependant ne permet de dire que ces fours remontent à une antiquité très reculée et il est probable que leur construction indiquait un progrès que le temps seul pouvait amener.

Quelques-unes des poteries recueillies ont conservé des traces de peinture; les couleurs les plus fréquemment employées étaient le noir ou le gris très foncé; on trouve aussi, mais plus rarement, des vases rouges, jaunes, bruns, blancs même. Ces couleurs, appliquées en général après la cuisson, présentent peu de consistance; malgré les précautions que l'on peut prendre, elles s'écaillent et s'effacent avec une grande rapidité. Parfois les ornements se détachent en couleurs différentes, toujours nuancées avec goût. On ne peut dire quelle était la substance employée pour cette coloration; il est probable qu'il y en avait de plusieurs sortes; on a recueilli dans un vase de l'ocre rouge qui avait sans doute servi à cet usage. Quelquefois les couleurs étaient fixées par un vernis dont on reconnait encore les traces. Ce procédé était certainement connu des Mexicains et des Péruviens, peut-être aussi des Mound-builders; la composition du vernis qu'ils employaient est inconnue, on sait seulement que le vernis à base de plomb usité pour nos poteries modernes et celui plus compliqué encore, dont on se sert pour la porcelaine, ont été introduits par les Espagnols et qu'aucune des découvertes faites jusqu'ici, en Amérique, ne permettent d'en attribuer la connaissance à ses premiers habitants.

L'ornementation consistait surtout en une ou plusieurs séries de points ou de lignes telles qu'on peut en voir sur nos anciennes poteries exécutées soit avec l'ongle du potier, soit avec l'extrémité d'un instrument pointu, un morceau de bois ou un fragment de coquille, par exemple, qui donnaient un trait net et sans bavures. D'autres fois, ce sont des combinaisons plus compliquées, des lignes, des cercles, des dents de loup, des chevrons disposés de manière à obtenir les effets les plus heureux. On imprimait aussi sur le col ou sur la panse du vase une cordelette ou une liane facilement reconnaissables encore aujourd'hui. On recueille de nombreuses poteries ainsi décorées dans le Maine, le Massachussets, le Missouri, la Floride et dans plusieurs autres états de l'Amérique du nord. Quelques poteries ont les bords dentelés ou frangés; sur d'autres, les ornements sont en relief; on les obtenait soit en modelant l'argile avec la main, soit en appliquant avant la cuisson des moulures, des petits boudins ou des pastilles se détachant de la pâte. Nombre de vases portaient des anses représentant les oiseaux, les mammifères, les reptiles que l'ouvrier avait sous les yeux. Quelquefois même le potier se risquait à imiter des figures humaines et on est frappé de l'expression de vie qu'il savait leur donner; il était constamment préocupé du désir de satisfaire les goûts artistiques de sa race. Les potiers étaient cependant tenus en médiocre estime, si nous devons accepter les paroles du Popol-Vuh : « Vous ne serez plus bons qu'à faire des choses en terre cuite, des tourtières ou des marmites, qu'à cultiver le maïs; et les bêtes qui vivent dans les broussailles seront seules votre partage. »

Si nous nous sommes étendus sur la fabrication des poteries, c'est qu'elles étaient d'une importance extrême pour les anciens peuples de l'Amérique. Ils ne connaissaient ni le fer, ni le plomb, ces deux métaux d'une si incontestable utilité. Les mines du Lac Supérieur étaient bien exploitées sur une assez grande étendue, depuis les temps les plus reculés; mais le cuivre, que les mineurs en tiraient, n'était guère employé qu'à la fabrication d'ornements ou de quelques rares instruments; les poteries sont donc, avec des armes ou des outils en pierre, les seules reliques qui nous permettent de connaître quelque peu les habitants primitifs de l'Amérique. A un autre point de vue, leur importance n'est pas moindre; elles permettent de suivre les migrations des races qui ont successivement peuplé les deux Amériques, d'établir leur filiation et peut-être de connaître un jour le problème encore insoluble de leur origine. Si ce problème peut être résolu, ce ne sera que par des études semblables à celles que M. le capitaine de Montessus de Ballore a si patiemment poursuivies au milieu des difficultés sans nombre qu'il éprouvait; aussi tous les américanistes lui doivent-ils de vifs remerciments pour avoir su si bien utiliser son séjour au Salvador en augmentant la somme de nos connaissances sur les races encore si peu connues qui l'habitent.

Marquis de NADAILLAC,
Membre correspondant de l'Institut

LE SALVADOR PRÉCOLOMBIEN

Au point de vue archéologique, le Salvador n'a jusqu'ici donné lieu à aucune publication importante. Il est donc intéressant de présenter au public de plus en plus nombreux que préoccupent l'origine et l'histoire des populations précolombiennes de l'Amérique, l'ensemble des données, qu'à l'occasion d'une mission militaire, un séjour assez prolongé dans le pays (1880-1885) m'a permis de rassembler.

Il s'agit uniquement de fournir aux études des américanistes, en dehors de toute spéculation ou hypothèse encore prématurées, et à titre de documents fidèlement reproduits, un certain nombre d'objets typiques bien choisis parmi ceux qui, en assez grand nombre, existent entre les mains de Salvadoréniens éclairés, et dont la collection la plus importante était alors celle de Don Jorge Aguilar. Qu'il me soit permis de le remercier ici de l'obligeance avec laquelle il a mis à ma disposition les objets qu'il avait patiemment réunis.

Tout d'abord il y a lieu d'insister fortement sur la parfaite authenticité de tous les restes antiques représentés, et cependant, aucun, pour ainsi dire, ne résulte de fouilles scientifiques. Presque tous ont été apportés aux villes du pays par les Indiens de l'intérieur, et vendus aux personnes qu'ils savent s'intéresser à ces « vieilles choses ». Quand on les interroge sur leur provenance, leur défiance est aussitôt éveillée sur des trésors imaginaires qu'ils croient être l'unique objet de la convoitise des collectionneurs; et la plupart du temps les renseignements qu'on en peut tirer se bornent à la connaissance de leur pueblo (village) d'origine. Quant à pratiquer des fouilles régulières, il y faut encore moins songer. C'est ainsi qu'il m'a été impossible d'ouvrir un beau tumulus, d'apparence sépulcrale, situé à 3 ou 4 kilomètres de San Salvador, près de la route de Santa Tecla. Les propriétaires du champ m'auraient plutôt lapidé. En septembre 1882, j'ai tenté de visiter des ruines, probablement très importantes, que l'on sait pertinemment exister sur le flanc sud-ouest du beau volcan de San Vicente, ou Chichontepec, dans l'hacienda d'Opico. Le capitaine Touflet, tué plus tard à la bataille de Chalchuapa, et moi, avons dû nous retirer devant l'attitude plus qu'hostile des Indiens du village voisin de Tecoluca. Et, cependant, il doit y avoir là d'importantes découvertes archéologiques à faire, si l'on en juge par les vestiges qui en ont été extraits, il y a une quarantaine d'années, par un prêtre de San Vicente, entr'autres un grand lion (Puma) de lave d'un beau travail.

Par conséquent, l'authenticité de ces objets résulte uniquement, pour la plupart du moins, de l'état social actuel et de l'ignorance des Indiens du pays. Rien ne permet d'en faire des contrefacteurs intentionnels. Ils seraient, d'ailleurs, bien incapables de jouer ce rôle, car il ne faut pas oublier que, malgré l'émancipation de 1821, les horreurs de la conquête et de l'occupation espagnoles pèsent encore lourdement sur ces populations que les vainqueurs ont profondément avilies. On ne peut davantage supposer que tels ou tels des objets représentés aient été apportés du dehors, du Mexique ou du Pérou, par exemple, aux personnes qui les détiennent actuellement, encore moins aux Indiens du pays. Les relations avec le Pérou, en particulier, sont nulles.

Resserré entre le Pacifique et les hautes et difficiles montagnes du Honduras, le Salvador a dû, de tout temps, constituer un défilé obligé pour les émigrations humaines qui se sont, sans aucun doute et à plusieurs reprises, produites entre les deux grandes masses continentales de l'Amérique, entre le Mexique et la Colombie. Cette situation, exceptionnellement heureuse, avait fait des habitants du Cuscatlan, le Salvador actuel au nord et à l'ouest du Rio Lempa, une tribu redoutée, riche et forte, grâce à la facilité avec laquelle ils pouvaient se réfugier dans la cordillère côtière si accidentée de la « Costa del Balsamo », et dont les Indiens modernes rendent encore l'accès difficile aux étrangers. La fertilité d'un sol volcanique et le trafic qu'ils ne devaient pas manquer de faire le long de cette belle voie de communication avaient aussi favorisé le développement de leur puissance et de leur civilisation. Il ne faut donc pas s'étonner de la perfection souvent artistique et de la variété qui se manifestent dans leur céramique.

Loin de moi, la pensée de faire aucune hypothèse plus ou moins justifiée sur ces populations. Mon but est plus modeste : *fournir des documents d'étude.* Mais je ne puis, cependant, me dispenser de signaler, quoique cela saute immédiatement aux yeux, la similitude complète, l'identité même de certains objets avec d'autres du Mexique et du Pérou. Pour ce qui est du Mexique, rien d'étonnant puisque le puissant empire englobait le Salvador dans sa sphère d'attraction et en faisait une province au moins temporairement tributaire, sinon toujours bien soumise. Un dialecte Nahuatl y était parlé et a laissé son empreinte dans un grand nombre de noms de lieux du Salvador jusqu'au Lempa. De l'autre côté de cette rivière, ils appartiennent à d'autres familles de langues. Le nahuatl subsiste encore dans la Costa del Balsamo, quoique en voie rapide de disparition. Mais que des vases, comme les Silvadores, Pl. VII, et le buveur de Chicha, Pl. X, se présentent absolument identiques aux spécimens classiques et bien connus du Pérou, c'est là un fait plus étonnant qu'il fallait signaler à l'attention, car il ne suffit point, en raison de l'énormité de la distance, de dire, pour expliquer cette identité, que l'esprit de l'homme étant « *un* », est arrivé en des régions très éloignées aux mêmes procédés pour exprimer les mêmes conceptions; de là ne peut résulter que l'analogie, non l'identité. Toute théorie sur les migrations américaines devra désormais tenir compte de ces faits.

Les objets choisis comme types ne paraissent pas tous d'une même époque. Quelques-uns d'une facture très archaïque, montrent bien qu'ils s'échelonnent vraisemblablement sur de longues périodes de temps, et sont peut-être dûs à des populations différentes. Aller au-delà de ces conclusions très générales serait certainement prématuré.

Nous avons déjà vu que le Salvador a ses grandes cités disparues; il a de plus ses « *Mounds,* » ou tout au moins des constructions en terre d'un caractère analogue. Cela résulte de la découverte par le capitaine Touflet de grandes levées de terre dans la plaine de Zapotitlan, entre les volcans de Santa Ana, ou Lamatepec (montagne père), et de San Salvador ou Quetzaltepec (montagne du Quetzal), du nom du magnifique oiseau de paradis du Centre-Amérique *(Trogon resplendens),* dont les belles et longues plumes vertes de la queue étaient un important et précieux objet de tribut de ces populations pour l'empire Aztèque. Le tracé de ces Mounds, relevé par mon compagnon sur une grande longueur, indique des formes favorables au

flanquement des défenseurs. C'étaient donc peut-être des ouvrages défensifs s'appuyant d'un côté à un marais presque infranchissable, la cienega de Zapotitlan, de l'autre à un important affluent du Lempa, le Rio Sucio ou rivière sale, de la couleur de ses eaux chargées d'alluvions. C'est de là que provient le beau vase de la Pl. V.

Non loin de là se trouve un profond lac cratérique du volcan de San Salvador, le Chamnico, au centre duquel se trouvait, dit la tradition, au temps de la conquête, sur un îlot abrupt, un sanctuaire vénéré orné de statues colossales, que les fanatiques espagnols auraient précipitées dans ses eaux.

A l'extrémité sud de la Cordillère côtière, près de Panchimalco et de Huizucar, existe un rocher qui ferme un étroit ravin et qui porte une immense statue très grossière et très archaïque de 8 à 9 mètres de haut. C'est la Quebrada del Idolo. La végétation est tellement dense qu'il a été impossible d'en faire le dessin.

Enfin près de la frontière Guatémaltéque, se trouve le grand lac de Guija, peut-être formé par une coulée moderne des volcans, éteints maintenant, le San Diego et le Masatepec (montagne du cerf). D'après les traditions indiennes rapportées par Don Marcos Maria Valle, curé de Santa Ana (1858), une ville importante aurait été engloutie lors de la formation du lac et on pourrait, affirme-t-il, apercevoir le sommet de ses ruines quand le niveau du lac s'abaisse suffisamment au-dessous de la hauteur normale. Malgré plusieurs tentatives je n'ai pu vérifier le fait. Je ne puis donc me prononcer sur sa réalité.

Ce simple résumé montre quelle riche moisson archéologique le Salvador promet aux explorateurs de l'avenir.

De ce qui précède résulte qu'il était bien inutile de donner la provenance présumée de chaque objet. Cela n'apprendrait pas grand' chose. Qu'il suffise de dire que Montepec, Comasagua, Valle San Juan de Cojutepec, La Bermuda (première assiette de San Salvador avant la ruine de 1538-39) et Tonacatepec, sont les localités qui ont jusqu'ici fourni le plus de reliques anciennes.

Passons maintenant à la description sommaire des 67 objets représentés dans cet album.

Pl. I, Fig. 1. — Vase en terre bistre lustrée, réputé *Vase à tribut de baume*. On sait que le *baume dit du Pérou* se récoltait uniquement au Salvador, dans les forêts de la Cordillère côtière qui s'étend entre Acajutla et le port de La Libertad. Les Espagnols voulant cacher la provenance de ce précieux vulnéraire le transportaient au Callao, d'où il parvenait en Europe par l'isthme du Darien et Nombre de Dios. Il était ainsi qualifié du nom de son pays d'origine apparente. Ce produit paraît avoir été un important objet de trafic et de tribut, et par suite, rien d'étonnant qu'il fût en raison de sa grande valeur intrinsèque, enfermé dans des vases richement décorés. Dans la région de l'arbre à baume, *Myroxylum pubescens* ou *Balsamiferum*, ces vases se rencontrent fréquemment et représentent souvent un remarquable gallinacé, le Paujil *(crax globicera)*, qui se nourrit de son fruit. Le type représenté ici est curieux par l'accentuation des traits. Nous retrouverons dans d'autres objets les trous qui entourent les yeux, les sortes de larmes en relief qui en découlent, les rides des joues. En profil, cette tête semble ornée d'une barbe, sujet sur lequel nous aurons à revenir.

Pl. II, Fig. 2. — Autre vase à tribut de baume, de même terre que le précédent et représentant une poule couveuse.

— Fig. 3. — Collier. Les perles sont en *terra cotta* de pâte fine et mélangée, rappelant certains porphyres bréchiformes rougeâtres. Il se termine par deux figurines en jadéite, d'un dessin grossier, mais admirablement polies.

Pl. III, Fig. 4. — Grand vase à tribut de baume, cylindrique, un peu rétréci à la base, et brisé à la partie inférieure, avec la tête d'un personnage coiffé d'un haut bonnet décoré. La forme de ce vase rappelle celle de certaines poteries recueillies dans l'Équateur par M. de Günzbourg (musée ethnographique du Trocadéro), reproduisant en partie ceux de la Fig. 1.

Pl. IV, Fig. 5. — Grande coupe tripode en terre noire lustrée. Les pieds représentent des têtes d'animaux, peut-être le Coyotl, loup mexicain. Le pourtour est orné d'une sorte de rosace, que je n'ai rencontrée dans aucun autre objet, et d'une sorte de crochet intérieur qui se retrouve ailleurs. Ces vases tripodes à longs pieds sont très répandus dans toute l'Amérique centrale, et on les retrouve jusque dans l'Équateur.

— Fig. 6. — Vase en terre noire lustrée et très fine, formé de quatre fruits ovoïdes réunis par des tubulures et un tuyau en arc. Ce modèle, très élégant, est de type péruvien. Le musée du Trocadéro possède, sous le n° 4426, un vase tout pareil rapporté par M. Ch. Wiener de sa mission au Pérou.

Pl. V, Fig. 7. — Grand vase peint en rouge, bleu et jaune, de 48 centimètres de haut sur 30 de large, et d'une terre grossière. Il représente probablement quelque divinité indéterminée.

Pl. VI, Fig. 8. — Grand vase brisé portant un personnage avec sa cuirasse et tenant de la main droite cet objet encore mal défini qui se trouve dans les bas-reliefs de Palenque et que l'on croit être une sorte d'encensoir. Les traces du fond brisé se voient au tiers de la hauteur à partir de la base, disposition assurément étrange. Deux côtes saillantes de 5 à 6 centimètres le bordaient latéralement.

— Fig. 9. — Grande idole accroupie, en lave, et vue de profil. La langue sort de la bouche, le front est exceptionnellement convexe.

Pl. VII, Fig. 10 et 11. — *Silvadores* en terre noire et lustrée. Je connais au moins une dizaine de ces vases au Salvador. Cette forme, classique au Pérou, se retrouve ici parfaitement identique, jusqu'aux ornements en zig-zags et au pointillé de la figure 11. Le vase, fig. 10, est orné de grecques et de pélicans à la Péruvienne. Le Silvador n° 7070 du musée du Trocadéro, trouvé à San Pedro par M. Droullin, ne diffère que par l'absence de bras.

Pl. VIII, fig. 12. — Vase cylindrique en terre bistre avec ornements peints en rouge vif et deux personnages coiffés de plumes et ceinturonnés d'immenses nœuds. Une frise décorée d'ornements court autour du bord du vase.

— Fig. 13. — Face d'un vase simple, autre que le Silvador vu de profil dans la figure 11. Ils sont presque identiques. On remarquera l'inclinaison exagérée des yeux, que l'on retrouve très exceptionnellement dans des vases péruviens du musée d'ethnographie du Trocadéro et notamment dans un de ceux (n° 2941) trouvé aux environs de Lima (mission d'Orbigny).

— Fig. 14 et 15. — Vases variés ayant leurs similaires au Pérou.

Pl. IX, Fig. 16. — Vase pansu en terre bistre, avec cannelures fortement accusées et ornements géométriques à la partie supérieure. Au centre, une tête masquée en haut-relief.

— Fig. 17. — Élégant vase en terre brune avec l'ornement en crochet déjà signalé Fig. 5.

— Fig. 18. — Vase en terre bistre, orné d'S et de deux singes grotesques, peints en rouge vif, dont les attributs sexuels (?) sont ridiculement exagérés. Cette forme de vase est très fréquente, et sous le nom de « *Guacal* » a persisté jusqu'à maintenant dans les usages domestiques. De semblables calebasses, parfois richement ornées à la pointe, servent encore aux Indiens contemporains à se verser de l'eau sur la tête dans leur bain presque quotidien.

— Fig. 19. — Vase à tête d'animal grotesque, dont la forme se retrouve identiquement la même au Pérou. A la base, ornement en crochet.

Pl. X, Fig. 20. — Vase en terre noire grossière représentant un buveur. Cette forme est identiquement celle d'un vase composé de deux buveurs égaux provenant de Jupangui (département de Cuzco), et d'un autre simple de la sépulture restaurée par M. Hamy avec les matériaux provenant d'Ancon près de Lima, mission de Cessac, qui se voient au musée du Trocadéro. Il faut cependant noter une petite différence. Dans les spécimens péruviens, le buveur de « Chicha » tient son vase vertical : il va boire; il le tient au contraire horizontalement dans celui du Salvador : il a bu.

— Fig. 21. — Tête grotesque coiffée d'une mitre ornée de cornes.

— Fig. 22. — Pied avec bracelet et sandale fixée par un cordon qui, passant entre deux orteils, vient se rattacher autour de la cheville. Cette chaussure s'est conservée parmi les Indiens modernes sous le nom de « *Caïte* ».

Pl. XI, Fig. 23. — Développement d'un vase cylindrique à deux personnages accroupis en bas-relief, dont l'un surtout a le type palenquéen. On remarquera leur gigantesque coiffure attachée par une sorte de long et large ruban.

— Fig. 24. — Figurine creuse représentant un personnage à tête d'oiseau qui, les mains sur le ventre et la tête fortement relevée, a une expression d'orgueil assez artistement rendue. On y remarque deux trous sur la poitrine, autant aux épaules et aux pattes. C'est un sifflet renfermant de petites boules d'argile. Ces objets, de forme très variable, sont communs et, sous le nom de « *Chin-Chins* » persistent au Centre-Amérique comme jouets d'enfants, de telle sorte qu'il est parfois malaisé de se prononcer sur l'antiquité d'un exemplaire pris en particulier. Il est toutefois bien avéré qu'on en rencontre associés avec d'autres objets incontestablement précolombiens.

— Fig. 25. — Petit vase en lave représentant un personnage accroupi et d'un caractère très archaïque.

Pl. XII, Fig. 26. — Tête creuse en terre jaune représentant peut-être Tlaloc, dieu de la pluie et des orages. Il en a les cercles oculaires, le tortillon des lèvres et les longues dents espacées.

— Fig. 27. — Grenouille en terre noire, le cou tendu, la tête relevée. Cet animal est fréquemment représenté au Salvador comme dans le Guatemala, le Cundinamarca, les Guyanes et même le Brésil.

— Fig. 28. — Vase quadripode à deux anses, type spécial.

— Fig. 29. — Vase à anse avec le pointillé péruvien et orné d'un animal couché sur la panse. Toutes les collections d'antiquités péruviennes renferment des vases plus ou moins identiques à celui-ci

Fig. 30. — Élégant Guacal avec ornements rouges.

Pl. XIII, Fig. 31. — Remarquable figurine en jadéite parfaitement polie. Ce personnage pansu, avec ses yeux étroits relevés en dehors comme dans le vase figure 13, est dans l'attitude dite bouddhique. Sa tête est surmonfée d'un appendice qui pouvait servir d'attache pour en faire une massue ou une crosse de cérémonie.

— Fig. 32. — Vase à anse tubulée avec un animal étendu sur la panse, d'un style commun dans le bas Pérou.

— Fig. 33. — Vase représentant une sorte de Tlaloc. L'Indien qui le possédait s'en servait comme de chandelier. Il en était de même pour le vase en lave, fig. 25.

Pl. XIV, Fig. 34. — Vase en forme de poisson, fort semblable à des spécimens péruviens d'une collection du musée du Louvre.

— Fig. 35. — Plaque à peinture corporelle. Les dessins en sont moins fins que ceux de provenance mexicaine du musée du Trocadéro, mais la destination en est incontestablement la même.

— Fig. 36. — Fragment de vase portant une tête en masque, dont les pommettes saillantes et le rictus rappellent un vase du haut Pérou de la mission Dombey.

— Fig. 37. — Tête grossière dont le type est aussi fréquent au Salvador qu'au Guatemala.

Pl. XV, Fig. 38. — Fragment de vase représentant une tête tatouée ou peinte. On ne peut se défendre de lui trouver une ressemblance frappante avec certains types de Peaux-Rouges. M. le Dr Hamy, conservateur du musée d'ethnographie, ne voit là que des représentations de peinture analogues à celles dont on peut constater la présence sur certaines statuettes anciennes du Yucatan.

— Fig. 39. — Petit vase en forme de poulet. Il renfermait encore un peu d'ocre.

— Fig. 40. — Chin-chin. La tête est coiffée d'un diadème.

— Fig. 41. — Tête en terre jaune coiffée d'un diadème de plumes. Les dents sont espacées.

Pl. XVI. Fig. 42, 43, 44, 45, 46 et 47. — Six vases variés en terre noire lustrée, dont un, figure 42, porte un animal dans une attitude souvent choisie par les céramistes péruviens, et un autre, figure 43, est orné de grecques et de zig-zags avec une gueule largement ouverte pour ouverture. Ce type n'est pas non plus rare au Pérou.

Pl. XVII, Fig. Fig. 48. — Idole grossière en terre jaune, dans l'attitude oratoire bien connue et d'un caractère très archaïque.

— Fig. 49. — Figurine féminine accroupie. La face a une expression douce et triste, d'une grande intensité.

— Fig. 50 et 51. — Chins-chins divers.

— Fig. 52. — Statuette féminine en lave d'un grain très fin.

Pl. XVIII, Fig. 53. — Belle tête en lave percée d'un trou la traversant de part en part, sans doute pour la suspendre ou l'emmancher. On sait que des têtes en matières diverses plus ou moins précieuses, étaient parfois suspendues à la ceinture de certaines grandes statues mexicaines, tandis que d'autres étaient emmanchées pour former des massues ou des crosses de cérémonies.

— Fig. 54. — Vase à personnage et à manche.

— Fig. 55. — Vases à personnage quadrupède d'un type inédit. On en remarquera la barbe abondante, alors que toutes les populations aborigènes de l'Amérique étaient et sont encore presque imberbes. Il faut peut-être voir là une représentation, plus rare d'ailleurs au Centre-Amérique qu'au Mexique, des traditions relatives à des visiteurs barbus qui jouent un si grand rôle dans les mythes religieux Aztèques et Toltèques se rattachant à Quetzalcoatl-Cuculcan.

Pl. XIX, Fig. 56. — Magnifique objet de porphyre gris, d'un superbe poli et absolument inédit. La tête, sculptée en bas-relief sur un des côtés, présente un caractère hautement artistique. Si sa forme générale en U rappelle les colliers à sacrifices du Mexique (Orizaba, Puebla, etc.), ses dimensions, qui ne sont guère que le tiers de celles de ceux-ci, la netteté de ses arêtes, ne permettent guère l'assimilation. La nuque d'une victime adulte n'y passerait point. La partie supérieure est rugueuse comme si elle avait été frappée à coups de pierre. On ne peut jusqu'à présent se hasarder à attribuer à cette belle et remarquable pièce un usage défini.

Pl. XX, Fig. 57. — Metlatl en lave, à trois pieds, et orné d'une tête fantastique. Ces objets se retrouvent fréquemment au Centre-Amérique, où ils servaient et servent encore à moudre le maïs au moyen d'un rouleau de lave légèrement bombé. Ceux de l'époque moderne sont formés d'une simple plaque concave et ne portent jamais ni pieds, ni ornements, ce qui suffit à prouver l'antiquité de celui-ci.

— Fig. 58. — Tête de singe (Atèle) sans trace de trou ni de saillie d'emmanchement.

Pl. XXI, Fig. 59. — Plaque mince de porphyre feldspathique très dur, et parfaitement polie, représentant une tête de Paujil. L'appendice inférieur servait manifestement à le fixer à un manche de bois. C'était donc très vraisemblablement une massue ou une crosse de cérémonie.

— Fig. 60. — Vase brisé en terre noire, représentant un animal qui se tient le museau de la main droite, attitude qui se retrouve parfois dans certaines pièces péruviennes.

Pl. XXII, Fig. 61 et 63. — Haches en serpentine verte parfaitement polies. Le tranchant est d'une remarquable netteté. Ces armes sont fort communes et surtout on en rencontre un grand nombre de très petites, n'ayant que 5 à 6 centimètres de long seulement, que les pauvres Indiens du Honduras et du Guatémala offrent au Christ noir d'Esquipulas (département de Chiquimula), lors du pélerinage annuel auquel ils se rendent en janvier, quand ils ne peuvent faire d'offrande plus précieuse. On pourrait là faire chaque année de magnifiques études anthropologiques sur les Indiens du Centre-Amérique, car ils s'y rendent en foule par de longues et pénibles marches, tant du Mexique que de la Colombie même, suivant en longues files les sentiers des montagnes, et chantant des cantiques tout le long de leur route. Ce fait qu'ils donnent encore à ces haches une destination religieuse, montre bien que très probablement dès la plus haute antiquité elles avaient une attribution analogue, l'exiguïté de leurs dimensions ne permettant évidemment pas d'en faire des armes. Des Dieux de la mythologie aztèque, elles sont passées sans transition au Christ des conquérants espagnols.

Le grand nombre de ces petites haches pourrait faire croire à la persistance de leur fabrication. Je n'ai pu me procurer aucun indice permettant de le supposer.

— Fig. 62. — Flèche en obsidienne. Elles sont communes au Salvador, où je n'en ai jamais vu d'un travail plus fin que celle ici représentée. J'en ai vu quelques-unes nettement courbées dans le sens de leur plan.

Pl. XXIII, Fig. 65. — Grande idole en lave (andésite) dans l'attitude oratoire déjà souvent signalée. Le Salvador en fournit de toutes dimensions. Le travail rappelle celui de certaines pièces des Petites Antilles.

— Fig. 64. — Masque peint de bois très léger. Ces objets ne sont pas très anciens, et servaient encore, il y a 30 ou 40 ans, à la représentation de pièces religieuses, tout-à-fait analogues aux mystères du moyen-âge, qui se jouaient pendant la semaine sainte sur un sujet invariable « *moros y cristianos.* » et où se retraçaient les longues luttes des Espagnols contre les Maures et leur succès final. Cet usage a disparu; mais j'ai encore vu jouer à San Salvador au mois d'août des pièces religieuses représentant les péripéties de la lutte entre le Diable et Saint Michel, alors que se donnent de grandes fêtes dont l'origine remonte à l'époque où chaque année l'unique galion espagnol arrivait au port d'Acajutla, apportant à la colonie les produits de la métropole et les ordres du Roi.

Pl. XXIV, Fig. 66. — Mêmes observations.

Pl. XXV, Fig. 67. — Casque en bois de la même destination que les masques précédents. A la partie inférieure, des trous servaient à suspendre les pièces de monnaie. Ces casques à personnages se retrouvent sur toute la côte du Pacifique jusque dans l'Alaska. On remarquera dans celui-ci la grenouille dont la fréquence a déjà été signalée, notamment au Guatémala, chez les Chibchas du plateau de Bogota, et jusqu'au Brésil.

de MONTESSUS de BALLORE

NOTE

Analyse comparative des poteries salvadoréniennes et péruviennes

Pendant l'impression de l'ouvrage, des doutes ont été émis sur la provenance de certains objets, en particulier par M. le Dr Hamy, conservateur du musée du Trocadéro. Il est en effet étrange de voir que plusieurs se rencontrent identiques à des types Péruviens, alors que jusqu'à présent les pays intermédiaires entre le Pérou et le Salvador n'en ont pas fourni de semblables. Ces objections s'appliquent aux suivants : 6, pl. IV; 10 et 11, pl. VII; 13, pl. VIII; 20, pl. X; 29, pl. XII; 34, pl. XIV; 42 et 43, pl. XVI. Malgré les considérations exposées plus haut sur l'origine des antiquités salvadoréniennes et leur authenticité en dehors de fouilles régulières et scientifiques, considérations qui doivent être étendues à tout le Centre-Amérique, les doutes émis m'ont gagné, et je donne ici le résultat d'analyses contradictoires faites à l'École Polytechnique. Le débat reste ouvert, car entre les poteries du Salvador et celles du Pérou on ne trouve ni l'identité qui confirmerait les objections, ni la dissimilitude complète qui les renverserait.

« L'examen microscopique des poteries du Salvador, soit en coupe, soit en plaques « minces, montre très nettement l'existence d'une couverte. La pâte est très riche en « feldspath, et contient également de l'amphibole et du pyroxène avec des grains « d'oxyde de fer. Les poteries du Pérou présentent les mêmes éléments, mais en « proportions différentes. Les matériaux des deux poteries proviennent de roches « volcaniques, mais elles semblent être de nature différente, autant qu'on peut se « prononcer sur des matières ayant subi une trituration. La pâte du Pérou est sensi- « blement plus riche en feldspath, et les microlithes sont plus abondants dans la « pâte du Salvador. C'est là la principale différence. »



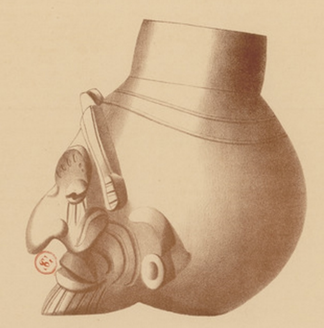


Fig. — 1 — ¼ —

LE SALVADOR PRÉCOLOMBIEN

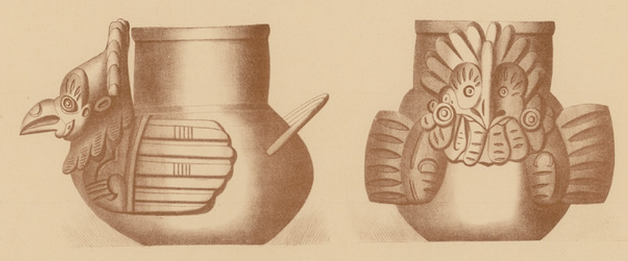


Fig. — 2 — 1/1 —

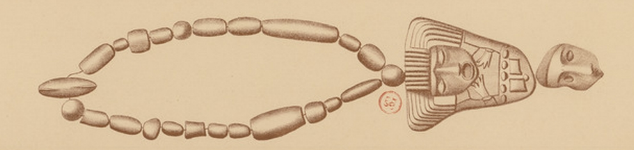


Fig. — 3 — 1/1 —





Fig. — 4 — 1/1 —

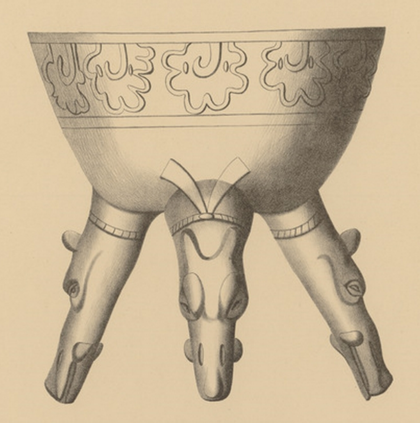


Fig. — 5 — 1/1 —

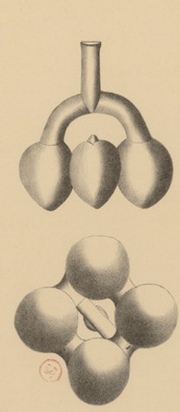


Fig. — 6 — 1/2 —

Fig. — 8 — 1/3 —



Fig. — 9 — 1/8 —

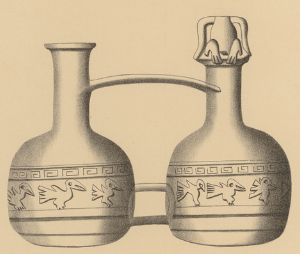


Fig. — 10 — 1/1 —

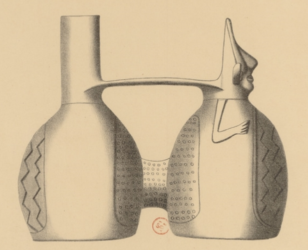


Fig. — 11 — 1/1 —

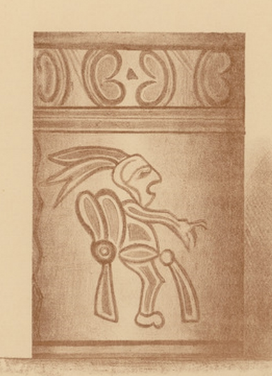


Fig. — 12 — 1/1 —

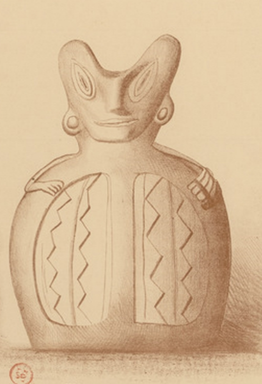


Fig. — 13 — 1/1 —

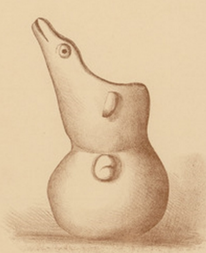


Fig. — 14 — 1/2 —



Fig. — 15 — 1/2 —



Fig. — 16 — 1/1 —



Fig. — 17 — ½ —



Fig. — 18 — 1/1 —



Fig. — 19 — ½ —

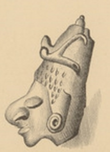


Fig. — 21 — 1/2 —

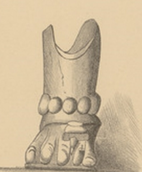


Fig. — 22 — 1/3 —

Fig. — 20 — 1/1 —

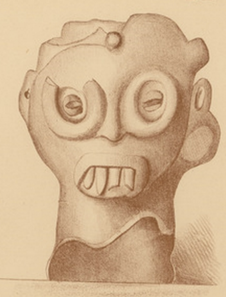




Fig. — 26 — 1/1 —



Fig. — 27 — 1/1 —

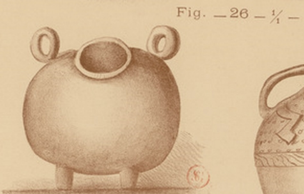


Fig. — 28 — 1/2 —



Fig. — 29 — 1/2 —



Fig. — 30 — 1/2 —





Fig. — 31 — 1/1 —

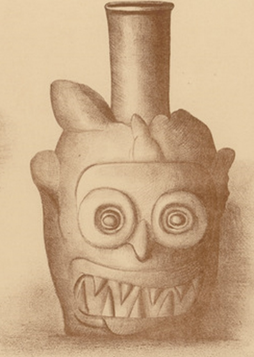


Fig. — 33 — 1/1 —

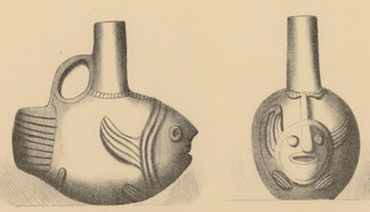




Fig. — 32 — 1/2 —

LE SALVADOR PRÉCOLOMBIEN





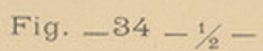

Fig. _34 _ 1/2 _





Fig. _35 _ 1/1 _

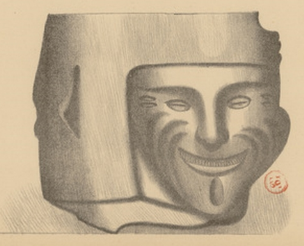


Fig. _36 _ 1/1 _



Fig. _ 37_ 1/1 _

LE SALVADOR PRÉCOLOMBIEN

PL. XV

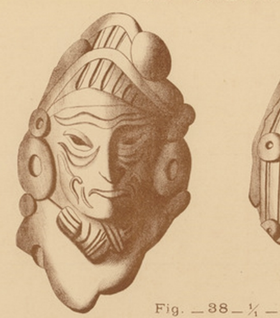



Fig. _ 38 _ 1/1 _

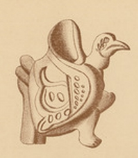
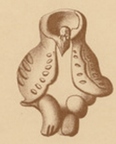
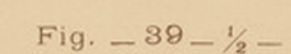




Fig. _ 39 _ 1/2 _

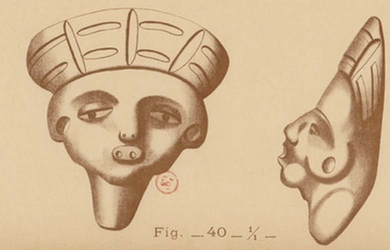


Fig. _ 40 _ 1/1 _



Fig. _ 41 _ 1/1 _



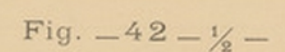


Fig. —42 — ½ —

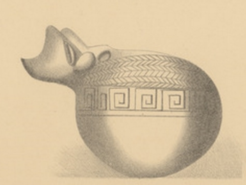


Fig. —43 — ½ —



Fig. —44 — ½ —

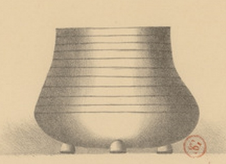


Fig. —45 — ½ —



Fig. —46 — ½ —



Fig. —47 — ½ —







Fig. — 48 — 1/1 —



Fig. — 49 — 1/1 —



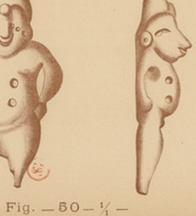


Fig. — 50 — 1/1 —



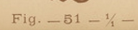


Fig. — 51 — 1/1 —



Fig. — 52 — 1/1 —



Fig. _53 _ 1/1 _



Fig. _54 _ 1/1 _







Fig. _55 _ 1/1 _

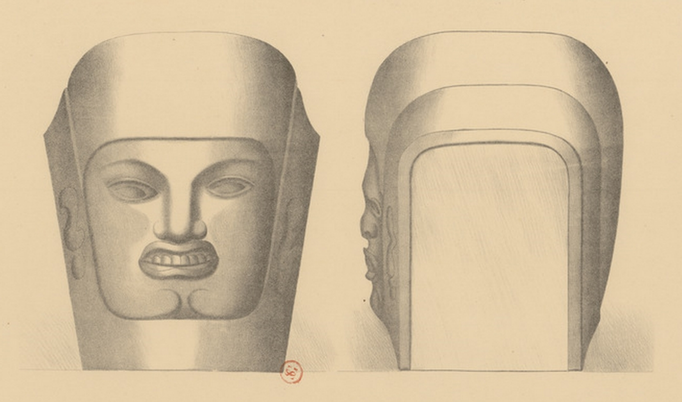


Fig. — 56 — 1/1 —

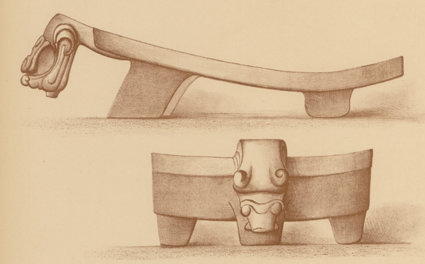


Fig. — 57 — ½ —

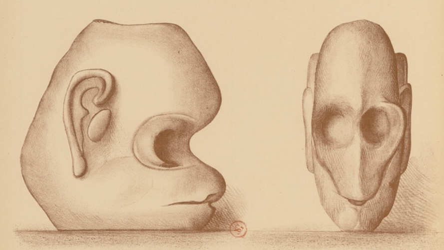


Fig. — 58 — 1/1 —

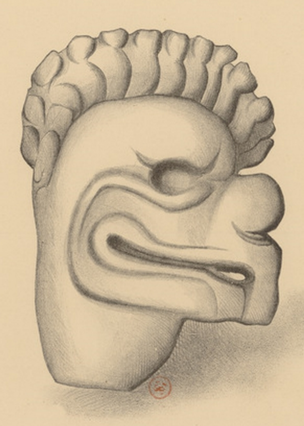
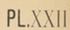


Fig. — 59 — $\frac{1}{2}$ —



Fig. — 60 — $\frac{1}{1}$ —

LE SALVADOR PRÉCOLOMBIEN



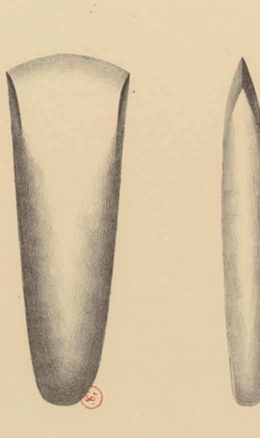


Fig. — 61 — 1/1 —



Fig. — 62 — 1/1 —



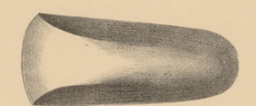


Fig. — 63 — 1/1 —

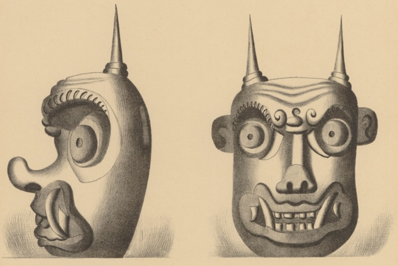


Fig. — 64 — ½ —

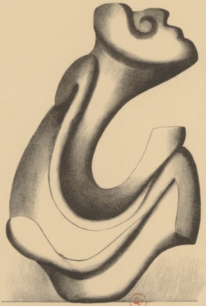


Fig. — 65 — $1/10$ —



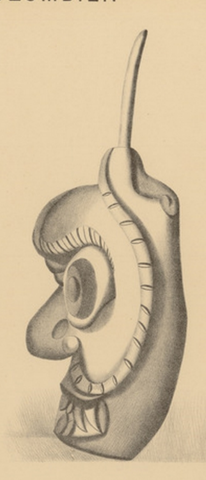


Fig. _66 _ ½ _



Fig. _67_ ½ _

